

## L'ESPRIT ET LE COMBAT

Nous vivons dans le présent une période de l'histoire qui est mal ressentie dans notre pays tant par les élites, voire les gouvernants que par le peuple dans sa propre diversité. D'autres régions de la planète ressentent également ce malaise.

Il semble que le temps se soit comme ralenti, alors que la fébrilité s'accroît et que la vitesse physique atteint des sommets. Dans le même temps, alors que le progrès des communications fait partager en temps réel le moindre incident jusqu'aux antipodes, chacune et chacun n'a rien de plus pressé que de se calfeutrer dans sa propre sécurité pourtant en bute à des menaces permanentes. Même les générosités pécuniaires qui sont en augmentation ne servent bien souvent qu'à dresser des boucliers protecteurs face à la misère du monde. Le brassage des foules n'empêche pas la majorité de se réfugier dans l'individualisme, la revendication des intérêts particuliers ou catégoriels. Le moindre danger, la moindre maladie et même les catastrophes naturelles sont attribuées à la faute des autres, au point que l'on exige de connaître le nom des responsables afin de percevoir des indemnités. C'est ainsi que peu à peu, au mépris de l'intérêt général, de l'intérêt supérieur, on se complait dans un statut de victimes et que les héros finissent par devenir indésirables, au profit d'un vedettariat factice et souvent mesuré à sa valeur marchande.

Dans ce climat où l'effort et le travail ont de moins en moins de place, prolifèrent la peur, l'inertie, le refus et l'ignorance des autres, au point que la violence devient la règle.

Or il se trouve que le monde est en pleine effervescence et en pleine transformation. Alors que sont réunis les symptômes de l'inertie et de la démission collective, voici que se dessinent des blocs antagonistes sous la poussée de quelques extrêmes. Ces blocs deviennent plus massifs, plus diversifiés et plus redoutables. Ils affectent des masses considérables, prêtes à se coaguler sous l'impulsion de quelques agitateurs. Parallèlement et souvent inspirées par la puissance des progrès scientifiques, techniques ou financiers, attisées par l'appât des richesses naturelles, de grandes tendances intellectuelles entament des concurrences à l'échelle mondiale : libéralisme, collectivisme, exploitation des énergies matérielles, systématisation des systèmes financiers. Même les religions se risquent à entrer dans la statistique et la concurrence du nombre. Il s'agit partout d'évaluer les masses englobées, où l'unité de base qui s'impose est le million ou le milliard d'humains... Ce raisonnement pourrait se poursuivre indéfiniment.

Loin de moi l'idée de faire chorus avec les amateurs de catastrophisme. Il est plutôt temps, à ce point, de se poser la question fondamentale :

Et nous, où en sommes nous ? Qu'en pensons-nous ?

Qu'allons-nous faire pour agir ?

Français, Résistants, combattants nous avons vécu de véritables désastres qui ont radicalement oblitéré notre jeunesse. Constatons-le, nous avons le droit non pas de nous attribuer de vaines gloires, mais de considérer qu'au moment du grand choix qu'exigeait le risque de voir disparaître notre propre Patrie, nous avons choisi librement le chemin du risque, du don de soi jusqu'au sacrifice. Nous ne nous sommes pas trompés Beaucoup en sont morts, et nous, les survivants nous avons été considérés comme des reproches vivants, à la face de toutes les lâchetés

Qu'y avait-il donc de différent au fond de nous mêmes, par rapport à ceux qui n'ont pas voulu, qui n'ont pas su, ou qui n'ont pas pu accomplir le pari libérateur ? Qu'y a-t-il encore en nous qui puisse répondre aux enjeux d'aujourd'hui ?

Nous appelons cela : nos valeurs, bien que ce terme soit impropre puisque la valeur ne peut se jauger qu'en finale. Tentons au moins d'en prendre quelque conscience.

En premier lieu, croyants ou incroyants, nous avons eu en commun de croire à l'esprit. Le conflit de 1939 était un conflit entre matérialismes ; le matérialisme nazi le matérialisme politique et finalement le matérialisme léniniste. Peuple de vaincus, pour en sortir, il n'y avait qu'une issue : les voies de l'esprit. Sous des apparences lumineusement rationnelles, les appels du Général de

Gaule de juin 40, tentaient de persuader les Français par une argumentation spirituelle ; face au néant de la défaite, dresser des forces spirituelles intactes.

L'esprit c'est l'invisible, mais il est indéfectible : l'esprit ne peut pas mourir. Cependant, parce qu'il n'est pas du domaine sensible, certains et non des moindres ont beau jeu de le nier. Mais il faut constater qu'il résiste à toutes les dénégations. Il semble même qu'il ne s'en manifeste que davantage. Les groupes humains, les sociétés qui le rejettent, en effet, ne tardent pas à subir les pires désastres. Tout se passe comme si l'esprit était essentiel, indispensable à l'être même, à l'existence, et qu'à le nier théoriquement et pratiquement on installe une espèce d'inversion. Sans l'esprit c'est la dénégation du social, c'est l'absence de cohésion entre les hommes et c'est la porte ouverte aux pires désordres moraux, comme si se produisait une espèce d'autodestruction, où les groupes humains sombrent dans les pires dérèglements, dans la honte, dans l'abjection. Sans esprit, c'est tout l'humain qui se dégrade et en premier lieu, avec la dignité, ce qui fait la définition de l'homme lui-même. C'est la décadence par principe.

Toutes les religions reposent sur la reconnaissance de l'invisible spirituel, mais il ne suffit pas d'être religieux pour s'en persuader. Quelqu'un a dit aussi : "*La beauté sauvera le monde...*". Ce qui illumine la matière et la remplit de beauté, c'est l'esprit.

Nous avons hérité ces convictions initiées voici plusieurs millénaires de spiritualité. C'est peut être l'apanage de l'âge que d'en témoigner aujourd'hui, nous qui avons connu la tourmente.

En second lieu, nous avons reçu l'héritage de l'amour. Le pape actuel Benoit XVI a voulu inaugurer son pontificat par une réflexion abondante sur l'amour : "*l'amour charnel, l'eros, mais surtout dans la même temps l'amour spirituel : l'agapé*". L'un ne va pas sans l'autre et il ne faut pas essayer de les éloigner l'un de l'autre, en opposition. Mettre l'amour dans nos vies, c'est fondamental ; il fait partie de la définition même de l'homme, englobant en lui-même totalement la liberté : on ne peut pas forcer à aimer ; on ne peut pas empêcher d'aimer, même par la violence et même la mort est ici impuissante.

Nous sommes bien placés pour en témoigner, nous qui avons été confrontés au plus cruel des dilemmes : tuer ou être tués. Nul ne peut en parler s'il ne s'est pas trouvé un jour face à face avec un ennemi dans une guerre sans merci. Il y a un moment où, les armes meurtrières étant braquées des deux côtés, on se regarde les yeux dans les yeux : en un instant c'est tout l'enjeu de l'humanité qui se déroule, dans les têtes, car chacun représente en lui des foules humaines engagées. Est-ce une histoire de haine qui se joue, détester jusqu'à tuer ? ou bien une histoire d'amour : aller jusqu'à tuer ? Car l'amour dépasse toujours la rencontre de deux êtres ; il implique l'Homme tout entier.

Nous sommes encore nombreux à pouvoir en témoigner. Qui osera pousser un grand cri pour le proclamer ?

Malgré nous, nous sommes entraînés ainsi plus loin et plus haut. La question est posée : qui peut prétendre à un amour s'il n'est pas prêt à en mourir ? Car il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux que l'on aime. Et pas de plus grand héroïsme que de risquer librement sa vie pour ses frères.

C'est en cela que l'héroïsme est toujours un acte d'amour. Là où il n'y a pas d'héroïsme, il n'y a pas non plus de lien indéfectible, de lien éternel.

C'est par un acte d'amour que l'on transmet la vie. C'est familial. C'est beau. Mais c'est toujours insuffisant si l'on est pas prêt à en mourir.

Il en est de même sur le plan social, celui des relations humaines, celui de la politique. Pas de groupes humains, pas de société, pas de nation, pas de patrie possibles, si ce n'est entre des humains qui seraient prêts à donner leur sang les uns pour les autres. C'est là un absolu.

Le monde d'aujourd'hui qui se prépare à générer de grands blocs ferait bien de s'en persuader. Faudra-t-il combien de millénaires pour le comprendre ?

Il est pourtant urgent de se décider pour une civilisation de l'amour, celle dont nous rêvions dans nos combats. Pourquoi hésiter à le crier sur les toits ?

Je suis prêtre catholique, mais pour être fidèle à la devise des *Amitiés de la Résistance*, davantage que pour respecter notre laïcité à la française aussi ambiguë que fragile, j'ai évité ce qui aurait pu être un débat religieux ou théologique, qui risquerait peut être de nous diviser. Pour en finir, donc, dans cette excursion à travers "nos valeurs", voici quelques réflexions sur le courage.

Pour parvenir, en effet, à ces stations de haute altitude que sont l'esprit et l'amour, il faut gravir un long chemin rocailleux et bordé d'épines. Et en s'y essayant nous ne pouvons que rencontrer des obstacles, qui ne viennent pas toujours des autres et de la nature, mais qui impliquent nos consciences, ce qui fait que nous sommes nous-mêmes. L'honneur dont nous sommes si friands est hérissé de nos insuffisances et de nos fautes. Je sens en moi deux lois : le bien que j'aime, je ne le fais pas, et c'est justement le mal que je déteste qui est mon quotidien. Qui me délivrera de cette contrainte que je traîne au long de ma vie ? C'est justement le courage. Face à nos défections et à nos inerties nous sommes incessamment provoqués à l'effort pénible, au travail et s'il le faut au combat.

Le courage est en nous la force qui nous pousse à gagner ce défi. Le summum du courage, c'est l'héroïsme.

Bien sûr, nous y pensons toujours en y réfléchissant au courage de nos amis qui ont donné leur sang, au courage que nous avons eu en risquant volontairement nos vies. Mais il y a un autre degré de courage, celui qu'un philosophe américain a appelé naguère : le courage d'être. D'être tel que nous sommes, avec nos faiblesses, nos maladies, nos insuffisances, avec les épreuves qui nous ont diminués, avec le poids des années. C'est vraiment un courage de haut niveau que d'y faire face.

Quoi qu'il en soit, rien de beau, rien de grand ne se fait sans ce courage là qui exige de mettre en œuvre toutes nos énergies.

Le courage est peut-être la plus grande des vertus, parce qu'il nous amène perpétuellement à nous rapprocher, à tangenter avec les appels profonds de l'esprit, qui retentissent en nous pour nous tirer vers le haut.

S'ils existe une espérance, c'est là qu'il faut la chercher. On n'est jamais exhaustif quand il s'agit de parler des "valeurs" ? Alors, restons en là et concluons cependant par quelques mots, en guise de devise.

Croire... Voir loin... Voir grand... Agir... Aimer...

Et de nos jours plus que jamais... Espérer

Révérénd Père Maurice Cordier  
Aumônier de l'Ordre de Malte